

L'humanisme selon Ctésias et Jacques Cartier

Janick Auberge

Volume 30, numéro 3, hiver 1994

François-Xavier Garneau et son histoire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035957ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035957ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Auberge, J. (1994). L'humanisme selon Ctésias et Jacques Cartier. *Études françaises*, 30(3), 133–147. <https://doi.org/10.7202/035957ar>

L'humanisme selon Ctésias et Jacques Cartier

JANICK AUBERGER

On a déjà montré que les premiers découvreurs abordant la terre d'Amérique (qu'ils prenaient pour l'Asie) ont inséré dans leurs récits le merveilleux que la plus ancienne tradition rendait quasi obligatoire dans les récits de voyages. Christophe Colomb parle d'hommes « qui avaient un museau de chien » (4 novembre 1492), rejoignant ainsi les Cynocéphales antiques, et Jacques Cartier décrit les Monocoles et les Pygmées connus aussi depuis l'Antiquité¹ et repris maintes fois jusque dans les récits de Sir John Mandeville². Mais au-delà de ce constat que de bons essais ont déjà fort bien souligné³, nous aimerions nuancer le jugement et insister sur le changement de point de vue, afin de montrer comment en fait les mêmes fantasmes aboutissent à deux conclusions différentes selon qu'on a affaire aux Indes de l'Antiquité ou aux nouvelles Indes de Jacques Cartier par exemple. Le regard, le jugement ont tellement changé entre le premier auteur d'*Indica*, Ctésias de Cnide, et un découvreur comme Jacques Cartier qu'il vaut la peine de mettre un peu en parallèle

1. Les Cynocéphales : Hérodote, IV, 191 ; Ctésias, *Histoires de l'Orient*, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1991, p.112 ; Aristote, *Histoire Ancienne* 502 a 19 ; Diodore, II, 35,5 ; Elien etc. Les Pygmées : Homère, II., III, 6 ; Aristote, *Histoire Ancienne*, VIII,12 ; Elien, N.A., XV,29 ; Strabon, XV,1,57 ; Plin., H.N., VII,2,19 ; Athénée 390 b etc.

2. *Voyage autour de la Terre*, Paris, Les Belles Lettres, 1992.

3. François-Marc Gagnon et Denise Pantel, *Hommes effarables et bestes sauvages*, Montréal, Boréal Histoire, 1986.

leurs récits pour mieux les opposer⁴. Ensuite, plus que sur les créatures extraordinaires bien mises en valeur par François-Marc Gagnon et Denise Pantel, nous insisterons sur la structure du récit de voyage, la façon dont Jacques Cartier, tout comme les Anciens, a souligné le caractère exceptionnel du pays qu'il découvrait, par toute une série de procédés stylistiques et de *topoi* que l'on retrouve inchangés en grec et en français. Il est d'autant plus remarquable qu'en utilisant les mêmes outils, suscitant donc des lectures parallèles que les chercheurs modernes n'ont pas manqué de faire, Ctésias et Cartier promènent deux idéologies tout opposées et qu'à l'examen de leurs récits, l'humaniste n'est pas celui qu'on pense...

Nous passerons volontairement sous silence tous les intermédiaires grecs, latins et médiévaux qui ont transmis, de génération en génération, les idées préconçues sur les humanités et bêtes monstrueuses que tout voyageur s'attend à trouver quand il aborde les terres des confins⁵. Mégasthène, Aristote, Pline, Saint Augustin, Plutarque, Strabon, les bestiaires médiévaux ont tous repris, parfois revu et corrigé à la lumière d'une nouvelle religion⁶ les Cynocéphales, Pygmées, licornes⁷ et autres monstres censés peupler les « autres mondes », ceux des barbares lointains. Nous nous intéresserons aux extrêmes : Ctésias d'un côté, Cartier de l'autre. Ctésias, un des plus anciens auteurs d'*Indica*, celui qui a lancé la mode du récit exotique en quelque sorte, devenu si célèbre que plus de quarante auteurs anciens l'ont copié, cité, plagié ; des philosophes (Aristote), des historiens-géographes (Pline, Strabon, Diodore), des auteurs d'histoire naturelle, tous très sceptiques quant à l'existence des peuples décrits, mais néanmoins résolus à ne pas laisser tomber dans l'oubli ses descriptions extraordinaires. Grâce leur soit rendue : sans eux, le texte de Ctésias serait irrémédiablement perdu, et les récits de Jacques Cartier, à partir de 1534, ne seraient pas ce qu'ils sont.

Si nous mettons en parallèle Ctésias et Cartier, c'est que Ctésias parle bel et bien de l'Inde, pays que Cartier pensait aborder. François-Marc Gagnon et Denise Pantel ont bien

4. Les éditions utilisées seront celles des Belles Lettres pour Ctésias : *Histoires de l'Orient*, Paris, Les Belles Lettres, 1991 ; et pour Jacques Cartier, *Voyages au Canada*, Paris, éd. La Découverte, 1992.

5. Voir Jean Céard, *La Nature et les prodiges*, chap.XI, sur les récits de voyage du XVI^e siècle.

6. Le christianisme a récupéré les créatures fantastiques des récits de voyage pour en faire des leçons de morale, divisant peuples et animaux en créatures de Dieu (la licorne) ou du diable (serpent, hérisson et autres monstres qui ornent les cathédrales).

7. Voir Jean Alfonse, *Cosmographie*, 1544 : « Et dient les saulvaiges qu'il y a des lycornes[...] ».

souligné que les monstres ont connu une véritable migration au cours des époques, mais leur jugement est trop catégorique : «...ces monstres étaient traditionnellement situés en Asie au Moyen-Âge. Mais l'Antiquité les situait en Afrique (Éthiopie) et la Renaissance va les reporter en Amérique⁸». C'est à la fois vrai et faux. L'Antiquité est une immense période qu'on ne peut ainsi résumer en un morceau de phrase. Il est vrai qu'à l'époque archaïque, les Grecs ont situé en Afrique (Ethiopie, le pays des «visages brûlés», Αἰθιοπία, *Aithiopes*) les confins du monde et les Pygmées (Homère, VIII^e siècle avant J.-C.) ; mais les notions vont très vite changer. Si Hérodote confond encore les Pygmées d'Afrique et ceux d'Asie, dès son époque un déplacement vers l'Asie s'opère. Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement dans la mesure où les Grecs ont depuis longtemps colonisé l'Asie Mineure (la côte de la Turquie), et se retrouvent donc en contacts, tour à tour commerciaux et hostiles, avec l'immense pays perse, installé sur le territoire de la Mésopotamie elle-même liée depuis le néolithique aux peuples de l'Indus qui lui apportent, grâce au Golfe Persique, épices et pierres précieuses. Les relations commerciales entre la vallée de l'Indus et Sumer remontent au III^e millénaire, et les immenses caravanes de chameaux apportaient à leur tour aux peuples du Proche-Orient, Égyptiens, Phéniciens et ensuite Grecs, les produits de l'Orient. À l'époque de Ctésias, l'Inde est même une satrapie perse, un territoire vassal du grand roi Artaxerxès, et notre historien grec, médecin capturé et gardé prisonnier en Perse pendant 17 ans comme médecin de la famille royale, va donc être aux premières loges, de 414 à 398 environ, pour décrire les particularités de ce pays du bout du monde, plus grand, plus riche et plus excessif que tout ce qu'on peut imaginer. Ctésias a tiré admirablement profit de ce qu'il savait... et de ce qu'il ne savait pas. L'Inde étant dépourvue d'histoire⁹, il ne pouvait réitérer ce qu'il avait déjà fait sur la Perse, pays de sa détention¹⁰ : en Perse, les archives royales lui permettaient de dérouler une longue fresque peuplée de rois assyriens et babyloniens, animée d'exploits guerriers et d'intrigues de harem. Rien de tel en Inde, pays connu seulement par les récits de commerçants partis là-bas chercher or et parfums, et par les délégations qui chaque année apportaient au Roi des Rois les marques concrètes de leur vassalité, d'où un livre, *Les Tributs de l'Inde*, que Ctésias rédigea

8. *Op. cit.*, p. 114.

9. «C'est la contrée de l'éternel présent [...]», voir la préface de Ch. Malamoud à l'édition de Ctésias, *op. cit.*

10. Une «vraie» *Histoire de la Perse*, événementielle et chronologique, avec toutes les généalogies royales et les guerres successives.

et qui n'est malheureusement connu que par deux petits fragments¹¹. Il fallait donc se rabattre sur une description, faisant la part belle aux anecdotes géographiques, ethnologiques, zoologiques, botaniques, et ramassant au passage les légendes locales, les mythes indiens passés dans le folklore, que Ctésias recueille sans jamais les interpréter, restant à la surface des choses, prenant les histoires au pied de la lettre, les offrant telles quelles au lecteur grec en leur laissant tout leur mystère, donnant en quelque sorte à ses compatriotes de quoi alimenter leur hellénocentrisme triomphant : loin de la Grèce, loin du « nombril de la Terre » (l'omphalos de Delphes), le monde est à l'envers, il existe des hommes à tête de chien, des hommes sans anus, des buveurs de lait¹², des mangeurs de chair crue¹³, des ânes à corne, des mantichores mangeurs de viande humaine et autres merveilles fascinantes et terrifiantes.

C'est là que nous rejoignons Cartier, et que nous allons essayer de voir si les « monstres » se rejoignent, s'ils sont vus par le même regard ou si Cartier se montre, les siècles ayant passé et le monde s'étant élargi, plus ethnologue, plus humaniste aussi que le Grec peu évolué et voyageur bien malgré lui du V^e siècle avant J.-C.

1. LES « MONSTRES » DE CTÉSIAS ET DE CARTIER

Bien sûr, Jacques Cartier n'a rien d'un plagiaire ; il n'a gardé de l'imaginaire grec que quelques ombres et quelques lieux communs présents déjà chez Ctésias : il s'agit essentiellement de ces peuples du royaume de Saguenay¹⁴ que Cartier n'a pas vus de ses yeux mais dont l'Indien Donnacona lui a parlé ; hommes sans anus, Pygmées, Unijambistes¹⁵, frères jumeaux des Pygmées, Monocoles et Sciapodes de Ctésias¹⁶. D'ailleurs, de la même façon, Ctésias n'avait pas vu ces créatures bizarres puisqu'il ne quittait pas le sol perse, il répétait seulement ce qu'on lui avait dit des peuples de l'Inde.

11. Rapportés par Athénée, 2,74 et 10,59.

12. Le lait était chez Homère la boisson des cruels et monstrueux Cyclopes, la boisson des « non civilisés ».

13. Signe encore de barbarie, voir *Le Cru et le cuit* de Levi-Strauss ; le Grec est un mangeur de pain et de viande cuite ; cf. *Le Chasseur noir*, P. Vidal-Naquet, Paris, éd. La Découverte, 1983, p. 177-209.

14. J.P. Sanchez, « J. Cartier et le royaume de Saguenay », Colloque Cartier, *Études canadiennes*, vol. 17, déc. 84, p. 107-117.

15. Cartier, *op. cit.*, p. 234 « De plus, il dit avoir vu d'autres pays où les gens ne mangent point et n'ont point de fondement et ne digèrent point [...], et dans un autre où les gens n'ont qu'une jambe, et autres merveilles, longues à raconter. »

16. Ctésias, *op. cit.*, p. 109 ; 120-121 ; 131.

On sait à présent que Ctésias, contrairement à ce qu'ont pensé la majorité des critiques anciens et modernes, n'a pas inventé grand-chose. On l'a traité d'« affabulateur », de menteur, on l'a accusé de vulgarité¹⁷. Conteuse il l'est, mais volontairement, désireux sans doute d'importer en Grèce un nouveau genre littéraire, de donner à ses compatriotes un aperçu des merveilleuses légendes orientales pleines de couleurs et d'odeurs que le monde occidental ignorait encore. Mais ses créatures extraordinaires ne sont pas sorties *ex nihilo* de son imagination. L'orientaliste reconnaît à présent dans son Sciapode le « sadhu », le sage védique qu'on voit encore de nos jours en pèlerinage au bord du Gange : le saint homme s'impose des postures extrêmement pénibles pendant de longues heures, et l'une d'entre elles consiste justement à se tenir sur une seule jambe le plus longtemps possible. Rien à voir par conséquent avec une créature monstrueuse. Et le jeu de l'ethnologue moderne consiste précisément à décrypter les énigmes et à dépouiller de leur mystère ces peuples indiens, ôtant d'ailleurs par là au récit de Ctésias une bonne partie de son charme romanesque. Mais la science est à ce prix !

Cependant Ctésias n'en restait pas là : dans sa description s'insérerait également un jugement moral, une analyse sociologique qui dépassait largement la peinture du « monstre sauvage » de Cartier ; quelque monstrueux qu'ils soient (hommes à tête de chien, Pygmées camards et laids, créatures vieilles avant l'âge), tous ces Indiens se montraient chez Ctésias des êtres faisant partie d'une société très structurée, dotés d'un grand sens de la justice et développant entre eux des relations commerciales bien organisées. Nous avons montré dans un article¹⁸ que les Cynocéphales, les Galactophages, les Monocoles s'insèrent parfaitement dans leur société, respectueux de la justice et de leur roi, en parfaite harmonie entre eux et avec la nature qui les abrite, formant en Inde une sorte de société idéale que Ctésias oppose à l'empire perse qui ne survit que par la terreur, et au monde grec qui a vu tout récemment se déchirer les cités. Les Indiens de Ctésias ne sont pas des repoussoirs ; ils viennent prouver au Grec trop orgueilleux que l'habit ne fait pas le moine et que l'équation grecque « beau et bon », *καλὸς καγαθος*, *kalos kagathos*¹⁹ ne va

17. Photius, *Bibl.* 72 : « Il n'échappe pas à l'affabulation [...], son style est relâché au point qu'il sombre dans le vulgaire. »

18. Voir les Actes du Colloque « Anthropologie indienne et représentations grecques et romaines de l'Inde », 1992, Besançon, à paraître.

19. La beauté du corps paraissant le reflet de la beauté de l'âme. Il faudra Socrate pour modifier le concept et proposer un nouveau modèle : *sophos kagathos*.

pas de soi, qu'on peut être laid et juste, physiquement monstrueux et moralement raffiné. Les Cynocéphales étaient vêtus de peaux de bêtes, mais ces peaux étaient fines²⁰, et leurs aboiements ne les empêchaient nullement de se faire comprendre²¹.

Rien de tel chez Jacques Cartier : il s'agit avant tout « d'hommes effarables », proches des « bestes sauvages » qu'ils côtoient. Cartier garde les caractéristiques avilissantes des Indiens de Ctésias : ce sont des mangeurs de viande crue²², des hommes nus ou quasi nus ; mais Cartier ne leur accorde aucune des compensations dont Ctésias gratifiait ses Indiens : leurs vêtements, quand ils en ont, sont faits de « quelques vieilles peaux de bêtes qu'ils jettent sur eux en travers²³ » ou de « peaux de peu de valeur²⁴ », de « vieux haillons²⁵ » ... ou « de méchantes couvertures de peaux de bêtes sauvages, de quoi ils font leurs vêtements et couvertures, savoir : de loirs, castors, martres, renards, chats sauvages [...] »²⁶. Et souvent même, les Indiens de Cartier sont nus, ce qui les rattache à la plus complète animalité. L'homme de Jacques Cartier est un « sauvage²⁷ », sans culture, qui s'oppose au Français civilisé. Il le dit très clairement : « Ces gens-là se peuvent appeler sauvages, car ce sont les plus pauvres gens qui puissent être au monde ». L'argument est spécieux et l'équation « pauvre donc sauvage » ne va pas de soi pour nous. En tout cas jamais Ctésias, vingt siècles auparavant, malgré l'hellénocentrisme bien connu des Grecs, n'a traité ses Indiens de « sauvages », soucieux au contraire de montrer comment leurs valeurs, quoique souvent totalement opposées aux valeurs occidentales, dessinent une société paisible et juste, où chacun, quelles que soient ses différences, trouve une place adaptée à ses talents.

20. « Ils font leurs vêtements en peaux de bêtes [...]. Comme vêtement ils en portent un qui n'est pas fourré, mais fait [...] de cuir rasé le plus fin possible [...]. Les plus riches d'entre eux portent des vêtements de lin. », *op. cit.*, p. 113.

21. « Ils ne parlent aucune langue mais jappent comme des chiens et se comprennent grâce à ce langage [...]. Ils comprennent ce que les autres Indiens leur disent mais eux ne peuvent pas leur parler. C'est avec les cris, les gestes des mains et des doigts qu'ils montrent ce qu'ils veulent dire, comme les sourds-muets. », Ctésias, *op. cit.*, p. 112.

22. « [...] ils (les Stadaconiens) mangent leur viande quasi crue, après l'avoir un peu chauffée sur les charbons, et leur poisson pareillement », *op. cit.*, p. 145.

23. *Op. cit.*, p. 145.

24. *Op. cit.*, p. 140.

25. *Op. cit.*, p. 148.

26. *Op. cit.*, p. 199.

27. Sur les humanités monstrueuses de J. Cartier, voir « Gens du pays ou "Sauvages". Notes sur les désignations de l'Indien », *RAQ*, vol. 10, n° 1-2, 1980, p. 31-35.

L'Indien de Jacques Cartier n'a pas de valeurs « différentes », il n'a pas de valeurs du tout, il est sans culture, à peine plus évolué que l'animal ; certes parfois il se couvre de peaux, il cuit son poisson, il est donc perméable à une certaine éducation ; le jour viendra où il sera mûr pour la civilisation que le Français, dans son immense bonté, lui apportera ; mais pour l'instant il est pauvre, misérable, rampe sur la terre comme un animal, voué à recevoir le Blanc comme un libérateur de son avilissante condition ; même leur chef n'est pas mieux loti que ses hommes : « vint le capitaine, vêtu d'une vieille peau d'ours noir [...] ». Pourquoi automatiquement « vieille » ? Cet adjectif revient sans cesse quand il s'agit des vêtements des Indiens ; « vieilles » ou « méchantes », telles sont les peaux dont se revêtent les gens ; quand on lit l'énumération des fourrures en question (voir ci-dessus : loirs, castors, martres, renards, etc.), on se prend à douter de ce jugement dédaigneux ; en tout cas, on est loin des nuances de Ctésias qui parlait de cuir très fin et de vêtements de lin chez les plus riches de ses barbares à tête de chien.

Dans cette situation, l'humaniste, l'homme de tolérance, c'est le Grec du V^e siècle, et non l'homme de la Renaissance... Le scientifique, le curieux, l'observateur sans préjugé, c'est Ctésias, malgré les œillères inévitables du Grec fier de sa civilisation. Il est vrai que Ctésias avait la chance, comme Hérodote avant lui, de n'être pas Athénien, d'où un esprit plus ouvert, formé de surcroît par son métier de médecin à la découverte scientifique. Cartier au contraire montre dans ses relations le jugement borné qui justifiera tous les abus colonialistes, les volontés d'assimilation, d'évangélisation dont le pauvre Indien acculturé a grandement besoin et qui le sauveront de ce destin de bête auquel sa nature le condamnait.

Il faut noter que tous les explorateurs de l'époque n'avaient pas son étroitesse de vue : Roberval²⁸ a une vision des Indiens plus nuancée : « Au lieu de vêtements, ils s'accourent de peaux en manière de manteaux, tant les hommes que les femmes ; et ils ont de petites culottes qui couvrent leur nature, aussi bien hommes que femmes. Ils ont des bas de chausses et des souliers de cuir proprement façonnés²⁹. » Parfois même certaines allusions rejoignent étrangement celles de Ctésias, si étrangement qu'on a du mal à croire à une coïncidence :

28. Jean-François de la Roque, seigneur de Roberval, se voit délivrer en 1541 une commission qui fait de lui le chef d'une grande entreprise de colonisation ; désormais, Cartier est sous ses ordres et l'assiste de sa compétence de pilote et de sa connaissance du Canada.

29. Cartier, *op. cit.*, p. 268.

Roberval: «Le gibier se trouve en aussi grande abondance qu'ils peuvent désirer. Pour ce qui est de leur pain, ils le font d'une bonne saveur, avec du gros mil. Ils se nourrissent bien, car pour autre chose ils n'ont aucun souci.»

Ctésias: «Ces hommes ne cuisent pas de pain, ne font pas de vrai repas, ne réfléchissent pas sinon aux choses religieuses. Ils ont une farine plus légère que celle des Grecs [...]. Ce sont des hommes heureux, riches et très justes.»

Roberval: «Ils ont un roi dans chaque pays auquel ils sont étonnamment soumis et ils lui font honneur d'après leurs manières et façons. Lorsqu'ils voyagent d'un lieu à un autre, ils emportent dans leurs canots tout ce qu'ils possèdent.»

Ctésias: «Les Cynocéphales construisent un radeau, ils y placent leur cargaison et emportent ainsi leur provision de fruits [...]; et chaque année ils portent ainsi pour mille talents d'ambre au roi des Indiens.» «Il parle longuement de leur justice, de leur dévouement envers leur roi [...].»

Les passages de Roberval sont d'autant plus significatifs qu'ils ne renvoient aucunement à la réalité du temps: cette soumission des Amérindiens à leur roi semble relever plus de la légende que de l'histoire³⁰, et renvoyer davantage aux Indiens de Ctésias qu'à ceux du Nouveau Monde.

Plus que des observations ethnographiques, c'est donc le reflet d'une idéologie que ces relations de Cartier et Roberval mettent en évidence; c'est bien sûr la vision «colonialiste» de Cartier qui prévaudra, la vision qui assimile l'Indien à un animal resté à l'écart de toute culture, misérable et miséreux, mangeur de chair crue et se déplaçant dans une nature gigantesque. L'Indien de Ctésias était civilisé malgré son allure bestiale, il obéissait à un code social, s'intégrait à une hiérarchie, profitait au maximum d'une nature dangereuse mais généreuse, pratiquait le troc avec ses semblables, le don et le contre-don avec son souverain; celui de Cartier, plus de vingt siècles plus tard, doit se civiliser ou mourir, vierge comme la terre sur laquelle il évolue, en attente du missionnaire qui lui donnera la vraie vie. Il partage avec l'Indien de Ctésias l'incommunicabilité de langage: les «sauvages» de Cartier sont les «barbares» de l'Antiquité («et autres paroles que nous n'entendions [...]»), ce qui correspond aux aboiements des Cynocéphales), mais le langage n'était pas tout pour Ctésias; il n'était qu'un des nombreux outils de communication, et le fait est que les Cynocéphales réussissaient très bien à se faire comprendre dans leurs relations commerciales. Avec Cartier,

30. P. Jacquin, *Histoire des Indiens d'Amérique du Nord*, Paris, éd. Payot, 1976, p. 49-50.

le monde s'est refermé : le langage de l'autre coupe toute possibilité de dialogue, les Amérindiens sont condamnés à l'isolement, à l'incompréhension.

Dans leur description des êtres humains, Ctésias et Cartier sont donc complètement opposés, même s'ils parlent tous deux avec les mêmes images. L'Indien de Ctésias restait un individu respectable quoique physiquement monstrueux, celui de Cartier est pire que les bêtes méprisables dont il se revêt. En ce qui concerne la nature au contraire, les descriptions sont les mêmes : les mondes du confin sont bel et bien des paradis...

2. LES DEUX INDES, UNE SEULE ET MÊME NATURE

Les descriptions de la nature sont pour l'Inde de Ctésias et le Canada de Cartier tout à fait parallèles, ce qui ne saurait étonner *a priori* quand on pense au gigantisme des forêts et des fleuves aux yeux d'un Européen habitué à des paysages plus modestes. Il n'en reste pas moins que les récits progressent au même rythme et grâce aux mêmes procédés :

Une nature merveilleuse et riche

Tout est plus grand qu'ailleurs, fleuves³¹, montagnes, animaux et plantes; dès leur arrivée les hommes de Cartier font une chasse impressionnante d'oiseaux «desquels nos deux barques furent chargées, en moins d'une demi-heure, comme de pierres»; les forêts sont riches en fruits, en bois odorants, en richesses minérales; le Saguenay obtient la palme de la richesse : «il y a infinité d'or, rubis et autres richesses [...]»; mais on y trouve aussi «une belle mine du meilleur fer qui soit au monde [...], certaines feuilles d'un or fin aussi épaisses que l'ongle [...]. Et en quelques endroits, nous avons trouvé des pierres comme les plus beaux diamants, polis et aussi magnifiquement taillés qu'il soit possible à l'homme de voir; et lorsque le soleil jette ses rayons sur eux, ils luisent comme si c'étaient des étincelles de feu³².» Rien de tout cela n'étant vrai, malheureusement, le Malouin rejoint Ctésias et les autres Grecs parlant de la Bactriane, pays d'Orient

31. « [...] la fécondité du grand fleuve qui parcourt et arrose le milieu de vos terres, qui est le plus grand sans comparaison, que l'on sache avoir jamais vu. » *op. cit.*, p. 161.

32. *Op. cit.*, p. 254. Il est significatif que, du fer au diamant, tout n'était qu'illusion : la pierre du Cap Rouge a pu faire penser à du fer et les diamants n'étaient que des cristaux de quartz.

riche en or et en pierres précieuses, à ceci près qu'en Orient, les mines existaient bel et bien ! Les parallèles seraient nombreux à ce sujet, et il nous paraît superflu de les souligner : pays de cocagne, l'Inde et le Nouveau Monde devaient automatiquement renfermer les plus belles richesses.

Quant au gigantisme des arbres, comment ne pas faire un parallèle entre la description grecque du roseau indien : « sa grosseur est telle que deux hommes en étendant les bras peuvent à peine l'enlacer ; sa hauteur est celle du mât d'un cargo de dix mille amphores³³ », et celle de l'arbre canadien : « nous y avons vu un arbre, suffisant pour mâter un navire de trente tonneaux³⁴ ». Même si les références des deux voyageurs sont les mêmes (on voyage par bateau aux deux époques et il est logique que les comparaisons se réfèrent au domaine familier), le rapprochement est troublant...

Images d'une nature non cultivée

Les Anciens aimaient à faire référence à l'âge d'or, aux moissons spontanées, à une nature qui donnait généreusement ses fruits ; les adjectifs « autofuës-automatos » accompagnaient généralement les allusions aux plantes et fruits sauvages. Depuis le poète Hésiode, on cherchait les restes de cette période bénie, et l'Inde pouvait bien avoir accueilli, de l'avis de Ctésias, ce reste de paradis. Cartier multiplie les allusions, insistant particulièrement sur *la vigne*, ce qui n'est pas un choix innocent ; plante dionysiaque s'il en est, plante divine, elle pousse en abondance sur les côtes canadiennes : « [...] tant de vignes, chargées de raisins, le long du fleuve, qu'il semble qu'elles y aient été plantées de main d'homme plutôt qu'autrement ; mais [...] elles ne sont ni cultivées ni taillées [...] », « si grande abondance de raisins que les compagnons en venaient tout chargés à bord³⁵ ». Il y a bien sûr une infinité d'autres arbres, comme ces « coudres sauvages, que nous trouvâmes tout chargés de noisettes, aussi grosses et de meilleure saveur que les nôtres », ou ce chanvre « aussi bon que celui de France, et qui vient sans semence ni labour », ce « blé sauvage, qui a l'épi comme le seigle, et le grain comme l'avoine ; et des pois, aussi gros que si on les avait semés et labourés ; groseillers, blancs et rouges, fraisiers, framboisiers et roses rouges et blanches et autres herbes de bonne et grande

33. Ctésias, *op. cit.*, p. 107.

34. Cartier, *op. cit.*, p. 175.

35. *Op. cit.*, p. 190, 192 ; de la vigne aussi p. 182, dans l'île de Bacchus et p. 254, au Cap Rouge.

odeur³⁶. » Tout y est : la moisson du paradis, les fruits, et même *la rose orientale* (Cartier parle même de « rosiers de Provins » dans l'île de Brion !) et la bonne odeur si caractéristique des pays mythiques³⁷ ; on rejoint l'Inde, le pays des épices, ou l'Arabie heureuse, qui chez Ctésias « exhale ses arômes [...] », et dont le parfum-vedette, perceptible jusqu'à cinq stades, est celui du « carpios » [...] ou « *rosier-myrrhe* » ! L'odeur est omniprésente dans la nature canadienne : « herbes de grande odeur », « arbres de grande odeur », on n'est pas loin de « l'arbre à ambre » qui charmait les narines le long du grand fleuve indien [...] ³⁸.

Nécessité des comparatifs et superlatifs

Pour accentuer encore la magnificence du pays, Cartier use abondamment des superlatifs, comme Ctésias le faisait déjà avant lui : « Cette île est la meilleure terre que nous ayons vue [...] », « la terre la plus belle qu'il soit possible de voir », « des arbres qui sont merveilleusement beaux », « terres de très hautes montagnes », « une terre de la meilleure température qu'il soit possible de voir », « plusieurs cèdres et sapins, aussi beaux qu'il soit possible de voir », « terres unies, et les plus dépourvues de bois que nous ayons vues et trouvées, avec belles prairies, et campagnes, vertes à merveille ». L'accumulation serait fastidieuse dans la mesure où Cartier, n'étant pas un styliste hors pair, use de façon monotone des mêmes tournures pour dire son admiration. L'essentiel est de constater que Ctésias n'agissait pas autrement pour peindre les splendeurs de l'Inde...

Surenchère partout, mais tactique de conteur malgré tout : pour permettre à son lecteur d'entrer dans cet univers hors du commun, Cartier introduit le plus souvent comme deuxième terme de comparaison une référence connue :

36. *Op. cit.*, p.143.

37. Lire à ce sujet « Le parfum comme signe fabuleux dans les pays mythiques », A. Lallemand, *Peuples & Pays mythiques*, Paris, Les Belles Lettres, 1988.

38. D'autres textes sont encore bien plus explicites que ceux de Cartier : Pierre Martyr d'Anghiera qui recueillit les récits des explorateurs le dit clairement : « ils vivent l'âge d'or ; et sans lois, sans juges pour les calomnier, sans livres, ils passent leur existence à suivre la nature, fort peu soucieux de l'avenir », *Le Nouveau Monde*, Paris, Les Belles Lettres, 1992, p. 42. Mais D'Anghiera est un explorateur en chambre, nourri de textes anciens, et son récit est constellé d'allusions aux Amazones et autres légendes de l'Antiquité. Vespucci aussi parle d'Indiens qui « vivent cent cinquante années et sont rarement malades », retrouvant l'exacte description des Cynocéphales de Ctésias. Cartier est moins direct, mais les échos sont néanmoins très perceptibles.

l'ours est « grand comme une vache, aussi blanc qu'un cygne », sa chair était « aussi bonne à manger que celle d'une génisse de deux ans », le « blé sauvage, qui a l'épi comme le seigle, et le grain comme l'avoine », « l'aubépine qui porte des fruits aussi gros que des prunes de Damas », ce « blé qui est comme le mil du Brésil, aussi gros, ou plus, que des pois », ces Indiens qui « ont les cheveux liés sur la tête, à la façon d'une poignée de foin tressé » : il importe de donner au lecteur des repères connus, tout comme Ctésias qui décrivait des « fruits comme la vigne », des « grains comme des noix », des « arbres hauts comme le cèdre ».

Mais il s'en faut de très peu pour que l'on bascule avec ce procédé du côté de la description fantastique : lorsque l'on compare un objet, ou un animal, ou un homme, à plusieurs éléments connus (et non un seul), on lui donne une nature hétérogène typique du fabuleux ; c'est ainsi que naissent les animaux fabuleux comme les griffons, grands comme des loups, avec des griffes de lion, ou, pire, le mantichore qui a un corps de lion, une queue de scorpion et un visage humain. Cartier n'en est pas loin au début de sa relation, lorsqu'il découvre « plusieurs grandes bêtes, comme de grands bœufs, qui ont deux dents dans la gueule, comme chez l'éléphant, et qui vont dans la mer » ; plus loin ce sont des « margots », oiseaux qui « mordent comme des chiens », « poissons qui ont la forme de chevaux, lesquels vont à terre la nuit, et de jour à la mer ». Et que dire de ces poissons, « aussi gros que des marsouins, sans aucune nageoire, et sont très faits par le corps et la tête à la façon d'un lévrier, aussi blancs que neige, sans aucune tache³⁹ ». Peu importe que nous puissions reconnaître dans ces animaux bizarres les morses d'un côté, les delphinaptères de l'autre ; ce n'est guère plus utile que lorsque nous retrouvons sous la livrée grise de la licorne, « l'âne à corne », le rhinocéros d'Asie qui devait tant surprendre les voyageurs. Ce qui est plus révélateur, c'est que Cartier pouvait faire un effort pour rendre sa description plus parlante ! On conçoit facilement que Ctésias, de langue grecque, ait quelques problèmes pour comprendre la description du rhinocéros telle qu'un Indien pouvait la lui faire : gris comme un âne, une corne sur le front, la licorne était née ! Mais Cartier, au vu de ces animaux, pouvait au moins essayer de décrire ce qu'il voyait de ses yeux, et je doute qu'on puisse jamais voir dans les delphinaptères une tête de lévrier. Quant aux morses, décrits d'abord comme des bœufs, ensuite comme des chevaux, ils ne sont guère reconnaissables et Cartier pouvait, même si son

39. Cartier, *op.cit.*, p.177.

vocabulaire n'est pas d'une richesse inouïe, peindre ces animaux de façon plus satisfaisante. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il ne l'a pas voulu, désireux peut-être de fabriquer quelques créatures mythiques et de rejoindre ainsi la littérature traditionnelle des récits de voyages qui font depuis Ctésias la part belle au roman.

Des plantes qui guérissent

L'Inde de Ctésias était le pays des poisons et des antidotes, et les gens pouvaient grâce à la nature généreuse rester en bonne santé et vivre très longtemps. Chez Jacques Cartier aussi il y a un « remède contre toutes les maladies, le plus excellent qui fut jamais vu ni trouvé sur la terre [...] ». Il est tiré de l'arbre que les Indiens appellent l'*annedda*⁴⁰, sans qu'on sache bien s'il s'agit du sassafras ou plus simplement du sapin du Canada, l'épinette blanche dont une décoction apaise furoncles et maladies vénériennes. L'*annedda* rejoint lui aussi le *parèbos* ou le *pitthachora* indien, celui dont le nom veut dire « une très douce volupté⁴¹ ». Et au-delà de ces arbres particuliers, on entend l'écho de tous les produits de cette nature extraordinaire, corne de licorne, oiseau magique, arbre à ambre et autres essences qui procuraient aux Indiens le remède à tous leurs maux.

Mais que l'on ne s'y trompe pas : généreuse, la terre est également dangereuse, les deux hommes le soulignent constamment ; « pays fort dangereux », dit Cartier ; « terre riche en poisons », disait Ctésias. Pays de contraste, c'est ce qu'il importe de retenir ; mais l'être humain ne joue pas dans cette nature le même rôle, et n'occupe pas l'espace de la même façon.

3. UN MESSAGE EN TOTALE OPPOSITION

Là où les deux hommes s'opposent absolument, c'est que l'Indien de Ctésias vivait *en harmonie* avec cette nature : il usait à merveille des ressources magiques de sa terre, échappait grâce à elles aux maladies et réussissait à vivre 100, voire 150 ans. La corne de l'âne sauvage était son talisman le plus puissant : « on dit que celui qui boit dans cette corne ne connaît plus les maladies [...], ni spasmes [...] ni mal sacré ni les effets du poison. » Et il vivait tellement en osmose avec la nature odorante qu'il arrivait lui-même à exhaler un parfum :

40. Cartier, *op. cit.*, p. 230.

41. Ctésias, *op. cit.*, p. 124.

« Et les hommes de ces pays dégagent une bonne odeur, ils brûlent des cornes, des os et des bois [...] ».

On a vu une situation totalement différente chez Cartier : la nature est généreuse, mais les hommes y sont comme « déplacés », incongrus au milieu d'elle, peu dignes d'ailleurs de leur environnement ; pauvrement vêtus dans une nature luxuriante, comme ne faisant pas vraiment corps avec elle, ils sont sales, peu dignes des bonnes odeurs qui les entourent et, qui plus est, sont insensibles à la saveur des choses : « Tous leurs vivres sont sans aucun goût de sel ». Cette lacune est un nouveau signe de leur sauvagerie qui dresse encore une nouvelle barrière entre eux et les compagnons de Jacques Cartier : « Et comme les vivres n'étaient pas à notre goût et qu'ils n'avaient aucune saveur de sel, nous les remercîâmes, leur faisant signe que nous n'avions pas besoin de nous restaurer⁴². » Quelle différence bien sûr avec les Indiens de l'Inde amateurs de poivre ! Entre une nature si exubérante et ces larves humaines sans saveur ni odeur, comment l'harmonie peut-elle régner ? Il n'est pas étonnant dans ces conditions que ces êtres soient souvent, en plus, « méchants » ! Cartier avait jugé dès le début qu'ils étaient malins et très voleurs⁴³. Et lorsque Taignoagny et Dom Agaya « donnèrent à entendre "aux autres Indiens" que ce que nous leur donnions ne valait rien », au lieu d'admettre, bon joueur, qu'ils n'ont pas vraiment tort⁴⁴, Cartier parle de « traîtres » et de « méchants » ; plus tard, « nous nous aperçûmes de leur méchanceté » : tout est fait pour se donner bonne conscience et prouver que ces créatures n'ont pas leur place sur cette belle terre ; sera-ce même possible de les convertir ? Cartier y songe, au début ; il le dit beaucoup moins, à la fin. On a plutôt l'impression, à la lecture, que seul un massacre pourrait réellement purifier le pays. Et son successeur, Roberval, veut pouvoir « commander la grande rivière et résister à l'attaque des ennemis » : les danses ont cessé, les cadeaux aussi, toute communication devient impossible, les « monstres » sont à abattre, et on est bien loin, aux antipodes géographiques et moraux, des sages Indiens à tête de chien ou des Galactophages dont le mode de vie pouvait en remonter même aux Grecs de la démocratie athénienne. À une époque où il est à la mode de taper sur cette démocratie qui

42. Cartier, *op. cit.*, p. 199 et 203.

43. « Ils sont larrons à merveille, de tout ce qu'ils peuvent dérober », Cartier, *op. cit.*, p. 147.

44. « Nous leur donnâmes des couteaux, de la verroterie, des peignes, et autres objets de peu de valeur » ; « Et il donna à chacune son petit anneau d'étain, de peu de valeur » ; « [...] leur donna quelques petits présents de peu de valeur » : Cartier souligne lui-même que leurs cadeaux étaient bien modestes, alors que les Indiens donnaient volontiers « tout ce qu'ils avaient ».

n'était telle que pour une élite, sur l'hellénocentrisme si méprisant envers les « barbares », sur cette Antiquité si dépassée actuellement, une comparaison avec des textes beaucoup plus récents vient prouver, au-delà des parallélismes faciles que l'on y retrouve, que l'esprit de l'homme ancien était beaucoup plus curieux, ouvert, tolérant et humaniste qu'on le dit parfois. L'emprise religieuse que subissait Jacques Cartier n'explique pas tout : le Grec était un voyageur-né, habitué depuis les grandes colonisations du VII^e siècle avant J.-C. à parcourir le monde, familier depuis Hérodote des peuples bizarres qui, s'ils sont différents, n'en ont pas moins une culture propre. C'est dans le monde grec qu'un certain Alexandre voudra unir en une même civilisation métissée l'orient et l'occident, mariant ses hommes à des orientales, épousant lui-même une certaine Roxane, s'habillant comme un Perse, dialoguant avec les sages penseurs indiens, en ramenant un avec lui, non pour l'exhiber tel un ours savant comme Cartier exhiba Donnacona, mais par amitié, et pour profiter de sa sagesse, conscient que son maître Aristote n'avait pas toute la science du monde. Quand on parcourt la suite de l'Histoire, on se rend compte que si les explorateurs du Nouveau Monde connaissaient les récits des voyageurs anciens, ils en ont retenu *la forme* sans en adopter *l'esprit* ; ce sont des monstres sans âme que l'on découvre chez Jacques Cartier, et un récit sans la moindre humanité.